



HAL
open science

Dieu existe, je l'ai raconté... Écritures de l'extase

Jean-Louis Benoit

► **To cite this version:**

Jean-Louis Benoit. Dieu existe, je l'ai raconté... Écritures de l'extase. Revue Théologique des Bernardins, 2016, 17, pp.101-118. hal-01415475

HAL Id: hal-01415475

<https://hal.science/hal-01415475v1>

Submitted on 14 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dieu existe, je l'ai raconté... Écritures de l'extase

Résumé

C'est l'apanage de certains mystiques, à l'occasion des personnes bien ordinaires, que d'avoir rencontré Dieu et d'avoir essayé de l'exprimer. Comment dire ce bouleversement ineffable source souvent d'une conversion durable ? Après avoir dépassé le *topos* de l'indicible, les mystiques se font nécessairement écrivains pour témoigner de leur expérience. Quel statut donner à leur texte : autobiographie spirituelle, journal intime, lettre ou prière personnelle ? Dès lors les procédés littéraires sont requis. Il s'agit d'observer ces procédés et ces techniques à l'œuvre dans des textes qui visent à traduire dans les termes misérables du langage humain ces sublimes expériences de révélation de l'amour divin. Nous prendrons nos exemples chez des auteurs du 19^e, du 20^e et du 21^e siècle français, écrivains ou anonymes, André Frossard, Thérèse de Lisieux, Christian Bobin et quelques mystiques féminines recensées par Dominique-Marie Dauzet¹. Nous envisagerons aussi dans la littérature contemporaine le cas d'une sacralisation profane qui occulte la dimension religieuse de l'expérience mystique.

Abstract

Having met God and having tried to express it is the privilege of a few mystics, sometimes very ordinary people. How to tell this ineffable disruption, often source of a durable conversion? After having gone beyond the *topos* of the inexpressible, the mystics necessarily become writers to bear witness of their experiences. What status to give to their text? Spiritual autobiography, personal diaries, letter or prayer? Literary processes are required. It is a matter of observing the processes and the techniques at work in texts that aim to translate these sublime experiences of the revelation of Divine love into the miserable words of human language. We will take examples among the French authors of the 19th, 20th and 21st century whether they are renowned or anonymous: André Frossard, Thérèse de Lisieux, Christian Bobin and a few female mystics gathered by Dominique-Marie Dauzet. We will also observe in contemporary literature the case of profane literature which conceals the religious dimensions of mystical experience.

Mots clés : littérature, mystique, sacré, Dieu

Key words : literature, mystic, sacred,

N'est pas mystique qui veut. On peut définir le mysticisme comme une expérience personnelle et concrète de la découverte de Dieu. Le mystique trace sa voie propre vers cette rencontre. En dehors de l'institution religieuse qui est la sienne, parfois contre elle, à ses risques et périls. Dans toutes les traditions il est tentant de partir à l'aventure pour rechercher ce Graal qu'est la vision de Dieu. Les sages hindouistes l'espèrent au terme de leur méditation. Les soufis musulmans recherchent Dieu en eux-mêmes, dans une intériorité où Dieu se confond avec le moi : « Mon Je c'est Dieu » s'est écrié Ibn Mansur al-Hallaj, ce qui

¹ Dominique-Marie DAUZET, *La mystique bien tempérée. Écriture féminine de l'expérience spirituelle XIXe – XXIe siècle*, Cerf, 2006.

lui coûtera la vie¹. La tradition chrétienne est particulièrement riche. Les références en ce domaine sont les mystiques espagnols du siècle d'or : Sainte Thérèse d'Avila et Saint Jean de la Croix. Notons que ces grands explorateurs du monde spirituel sont aussi de grands écrivains. Religion et littérature se conjuguent pour donner des œuvres majeures dont personne ne conteste le génie². Ce sera un axe de notre étude de considérer ce lien nécessaire et peu reconnu, dans le domaine français en tout cas, entre l'expérience mystique³ et le travail d'écriture. En effet, il ne suffit pas de rencontrer Dieu, il faut le raconter. Pourquoi ? Comment ? À qui ?

Des auteurs ont tenté cette gageure : confier au langage humain le trésor ineffable d'un contact avec le divin. Ce lien sera d'autant plus intéressant à établir que le corpus que nous retenons est constitué par des auteurs qui ne sont pas tenus pour des écrivains. Il s'agit essentiellement de femmes. Elles sont particulièrement enclines au mysticisme. Notons que dans l'Évangile, elles sont plusieurs au pied de la croix auprès de Marie, alors qu'il ne reste que Jean parmi les apôtres. C'est à Marie-Madeleine que le Seigneur ressuscité apparaît. C'est elle qu'il charge d'annoncer la bonne nouvelle. Marie à Béthanie reste auprès du Seigneur à l'écouter : « c'est Marie qui a choisi la meilleure part » (Lc 10, 41). Une femme pécheresse n'hésite pas dans la maison d'un pharisien (Lc 7, 36-50) à verser un parfum précieux sur les pieds de Jésus. Il révèle qu'il est le Messie à une femme de Samarie, à qui il demande à boire (Jn 4, 1-30). À l'effusion de l'Esprit, on retrouve les femmes autour de Marie et des apôtres dans le cénacle (Ac 1, 14). Engagées depuis toujours dans la transmission de la foi, elles le sont aussi dans la vie contemplative et dans les aventures spirituelles les plus extrêmes, au risque d'être déconsidérées, condamnées par les instances masculines. L'Église les a parfois tenues pour des hérétiques. Quant à la science, elle n'a guère plus d'indulgence pour ces émois féminins. La psychanalyse n'a qu'un mot pour désigner ces extases : hystérie. C'est une façon de renvoyer la femme à son corps : un corps pathologique. La conversion hystérique cède le pas à la psychose. Le délire mystique est étudié dans tous les manuels de psychiatrie. Il est vrai que ces troubles existent. On ne saurait, cependant réduire toutes les mystiques à des malades psychotiques. L'équilibre manifesté par beaucoup d'entre elles, dans une vie souvent très ordinaire exclut l'hypothèse médicale. On pourrait aussi avoir affaire à une supercherie. Léo Taxil, un anticlérical notoire, a créé le personnage de Diana Vaughan,

¹ Michel MESLIN, « l'expérience mystique », *Encyclopédie des religions*, t.2, Bayard, 2000, p. 2341.

² Cf. Lydie PARISSÉ (dir.), *Le discours mystique dans la littérature et les arts, de la fin du XIXe siècle à nos jours*, Classiques Garnier, collection « Rencontres », 2012, 220 p.

³ Nous employons le terme d'« expérience » dans le sens d'une pratique volontaire ou involontaire, d'ordre affectif, psychologique, spirituel, s'accompagnant ou non du phénomène que l'on dénomme « extase ».

une supposée adepte d'une secte luciférienne qui se serait convertie. Ses textes, admirables de poésie et de foi, décrivent l'illumination, les merveilles de l'union à Dieu. Thérèse de Lisieux, elle-même, sera trompée par cette pseudo-mystique. Léo Taxil se démasqua et ironisa sur sa crédulité. Ces forgeries de mauvais goût, qui pastichent la rhétorique mystique, sont aussi rares que pitoyables. Le travers de l'illusion est plus fréquent. On se persuade qu'on a reçu des grâces exceptionnelles. On les recherche, on les invente par un phénomène où se mêlent l'autosuggestion et l'amour propre. Ce danger est dénoncé par tous les traités de spiritualité. La voie extraordinaire n'a pas à être recherchée. L'ange des ténèbres sait se faire passer pour un ange de Lumière. N'est pas mystique qui veut. C'est une grâce librement accordée par Dieu à certaines âmes, pour des raisons qui lui appartiennent. D'ailleurs, les vrais mystiques n'ont pas choisi cette voie, mais quand Dieu insiste, il est difficile de lui résister. Craignant d'avoir été abusées, les âmes mystiques doutent de leur expérience. Elles s'en remettent à une autorité qui les dirige. C'est le cas des privilégiées dont nous examinerons brièvement les écrits. Le corpus est constitué par Dominique-Marie Dauzet. Dans son livre¹, il a rassemblé les textes de sept femmes : 3 moniales de 3 ordres religieux différents, 4 femmes laïques (3 mariées et une célibataire). Il s'agit de : Marie Aimée de Jésus Quoniam (1839-1874), Elizabeth de la Trinité (1880-1906), Marie Odier de la Paillonne (1840-1905), Cécile Bruyère, Abbesse de Solesmes (1845-1909), Elisabeth Leseur (1866-1914), Jeanne Schmitz-Rouly (1891-1979), Mary Kahil (1889-1979), Camille C (1900-1971).

Certaines de ces mystiques sont célèbres. Élisabeth de la Trinité a été béatifiée. Le journal d'Elisabeth Leseur a connu son heure de gloire. En 1930, il a été vendu à 300000 exemplaires. Le Père Caffarel, fondateur connu des *Cahiers de l'oraison*, a rendu célèbre Camille C. en publiant leur correspondance, sans donner le nom de cette dame. Dominique-Marie Dauzet fait aussi des découvertes. Il tombe par hasard sur le journal spirituel de Jeanne Schmitz-Rouly, qu'il publie en 1998. Cette mère de famille belge laisse une œuvre d'une grande profondeur religieuse et d'un intérêt littéraire évident. Notre point de vue consistera à prendre ces témoignages comme des textes littéraires afin de savoir ce qu'implique cette tâche improbable : parler de Dieu en parlant de soi. Parler de Dieu non pas avec des concepts théologiques, mais comme une personne que l'on rencontre intimement et qui bouleverse votre vie. Nous étendrons notre investigation à une sainte reconnue Thérèse de l'enfant Jésus, dont le livre *Histoire d'une âme* est devenu un best seller de l'autobiographie spirituelle et à

¹ D.-M. DAUZET, *La mystique bien tempérée. Écriture féminine de l'expérience spirituelle XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Le Cerf, 2006.

un écrivain méconnu, André Frossard, qui dans son livre *Dieu existe je l'ai rencontré* raconte son expérience d'une conversion brutale et imprévue¹. Nous terminerons en examinant quelques exemples de versions laïques de ces expériences mystico-littéraires.

On peut rassembler la plupart de ces textes dans le genre de l'autobiographie spirituelle². C'est la forme initiale de l'autobiographie, dont *Les Confessions* de saint Augustin constituent l'archétype. L'auteur y raconte son itinéraire sinueux qui le conduit à Dieu. Tout commence par une phrase, quelques mots murmurés dans une conscience éloignée de Dieu. Saint Augustin, dans un jardin de Milan, entend une voix qui lui dit : « ouvre et lis ». Il trouve dans la Bible un texte de saint Paul qui l'incite à la pénitence. Mère Marie de Jésus Quoniam éprouve son premier élan vers le Seigneur lorsque sa mère prononce les mots « Le Très Haut » :

Le Très Haut, repris-je ? Et abaissant les yeux sur moi-même : que je suis petite ! Et soudain l'Esprit de mon Bien-aimé m'éleva dans les hauteurs inaccessibles, non une fois, mais plusieurs fois, jusqu'au très haut, seul Dieu en trois personnes³.

Adulte et religieuse, elle va entreprendre un immense ouvrage à la fois apologétique et mystique pour défendre la foi chrétienne, contre les théories de Renan qui vient de publier sa *Vie de Jésus* :

Alors c'est le début de l'Évangile de Jean qui lui vient à l'esprit et qui la pousse à écrire :

« Au commencement était le Verbe et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu ». Je me sentis saisie à mon tour par un esprit qui n'était pas mon esprit, remplie de lumières qui n'étaient pas mes lumières, avec les termes propres à les exprimer⁴.

La tempête spirituelle qui va s'abattre sur André Frossard, entré imprudemment dans une église, pour la première fois de sa vie, de plus pendant l'adoration du Saint Sacrement, commence par ces mots qui lui sont suggérés comme pour l'arracher à la mort : « vie spirituelle. » Ainsi, nos auteurs se sentent inspirés. Revivifiant la croyance courante en l'inspiration divine, ils ne sont pas maîtres d'un discours déclenché par une parole venue d'ailleurs, la parole de Dieu. Une parole humaine : le texte, doit répondre en écho au souffle de la parole divine. Poussé à écrire, à qui s'adresser ? Il y a bien souvent un lecteur, un

¹ Nous avons étudié cet ouvrage dans « Le récit de conversion à travers l'ouvrage d'André Frossard », *Écritures de soi*, Norbert Col (dir.), l'Harmattan, 2007, p. 109-116.

² Comment parler de Dieu en parlant de soi si le moi est haïssable ? Élisabeth SOUBRENIE élucide ces contradictions, notamment chez John Bunyan, *Grace abounding to the chief of Sinners*, dans « L'énigme du miroir. De la difficulté d'écrire sur soi au XVIIIe siècle », *Écritures de soi*, Norbert Col (dir.), Paris, l'Harmattan, 2007, p. 41-48.

³ Marie de Jésus Quoniam, *Le grand Livre de la Miséricorde de Dieu*, éditions du Carmel, Créteil, 1955, t. 1, p. 7, écrit vers 1869, publié en 1909, cité par D.-M. Dauzet, *op. cit.*, p. 29.

⁴ *Jésus-Christ, Fils de Dieu*, 1909, 5^e éd. Téqui, cité par D.-M. Dauzet, *op. cit.*, p. 36.

allocutaire privilégié, parfois un commanditaire. Thérèse de Lisieux écrit pour obéir à sa mère prieure, qui n'est autre que sa propre sœur, mais elle envisage la possibilité de s'adresser à d'autres lecteurs à qui son livre pourrait faire du bien. Élisabeth Leseur tient un journal intime. Lorsqu'il a une dimension spirituelle, le journal intime ne s'adresse pas à un double narcissique de soi, mais à Dieu. Il n'a pas pour but de se trouver soi-même, mais de rencontrer celui qui donne sens à sa vie. La question n'est plus : qui suis-je ? Mais : qui es-tu ? Inévitablement, le journal devient prière. Son auteur entre en dialogue avec Dieu, qu'il le connaisse d'une manière intime et délicieuse ou qu'il l'appelle dans la sécheresse de la foi. Dans le journal d'Élisabeth Leseur se dessine un autre interlocuteur, un lecteur virtuel : son mari incroyant, anticlérical virulent, qu'elle espère convertir par ses prières, son amour et son texte. Son vœu sera réalisé au-delà de ses espérances, puisque, à la mort de son épouse, son mari se convertira, entrera dans les ordres et éditera ce journal. Les autres textes sont constitués par des lettres échangées entre ces femmes et leur directeur spirituel. Il est frappant de constater que la mystique féminine est le plus souvent soumise au regard, au contrôle, à la médiation d'une autorité masculine. Ces récits ont en tout cas une valeur de témoignage. L'auteur ébloui de son expérience cherche à la transmettre à un lecteur virtuel. André Frossard, riche d'un trésor qu'il n'a pas demandé, affirme clairement sa volonté, longtemps retardée, d'apporter la preuve de l'existence de Dieu. Question vitale pour l'humanité. Il veut faire partager sa joie d'avoir découvert, sans le vouloir, la Vérité. Le projet littéraire s'inscrit dans sa démarche de conversion comme un apostolat. L'auteur d'une autobiographie mystique ne saurait se rechercher, ce serait un risque d'illusion. Le cœur de l'expérience est une extase, c'est-à-dire une perte de soi, de sa conscience, de ses facultés, de sa volonté. Le bénéficiaire ressort de son aventure conscient de son néant. Jeanne Schmitz-Rouly écrit :

Dieu m'a donné une grande grâce et il y avait longtemps que je ne l'avais éprouvée, la grâce du repentir, où l'on se voit tel que l'on est devant Dieu, où l'on se sent tellement indigne, réellement abominable¹.

L'âme fait l'expérience d'une absolue passivité. Elle n'a rien à faire d'autre que de s'abandonner au souffle de l'Esprit. La grande Thérèse a une formule plaisante : « Je ne contribue pas plus à ces ravissements et ces révélations que ne ferait une souche ». L'expérience mystique est toujours une conversion. Un être nouveau, une âme purifiée renaissent dans le creuset de l'amour de Dieu. Pour André Frossard, la conversion est radicale, puisqu'il ignorait tout de la foi. En sortant de l'Église des sœurs adoratrices, il

¹ Jeanne SCHMITZ-ROULY, *Journal spirituel, le bonheur d'aimer Dieu*, centre Saint Jean de La Croix, Mers sur Indre, p. 80, cité par D.-M. Dauzet, p. 291.

devient « l'enfant qu'il n'a jamais été ». Il a le sentiment d'assister à sa propre naissance, renouvelant le *topos* du récit de la naissance et de la petite enfance propre à toute autobiographie. Il existe différentes sortes d'extases. Une extase peut résulter de la contemplation de la beauté de la nature, de la beauté artistique, d'une vérité philosophique ou scientifique¹, etc. La contemplation mystique de Dieu est considérée comme l'extase la plus élevée. Dans ce domaine, Saint Thomas distingue encore deux types : une extase dans l'ordre de la connaissance, où on est introduit « dans la vision et la compréhension de réalités qui nous dépassent ». Une extase dans l'ordre de l'amour, c'est l'extase mystique par excellence. Elle est de l'ordre de l'affectivité. Les maîtres et les maîtresses de cette voie spirituelle ont défini ses étapes et ses degrés. Ils nous parlent, par exemple, de la phase purgative (ascèse), illuminative, unitive. Nous excluons les phénomènes extraordinaires qui peuvent les accompagner (apparitions, stigmates, bilocations, etc.). Ne nous attardons pas, non plus sur les distinctions formelles des traités spirituels. Les auteurs mystiques sont peu enclins à suivre des conseils de prière et des chemins balisés, lorsqu'ils sont bousculés par la grâce divine. La première caractéristique de la révélation est son immédiateté. Aucune technique ne permet d'annoncer le flot d'amour qui se déverse sur la pauvre âme. Voici le récit qu'en fait Jeanne Schmitz-Rouly :

Tout à coup, en allant pour chercher une étoffe, je vois le bonheur d'aimer Dieu. Mais d'une incomparable et plus forte façon, d'une incomparable totalité².

Ou bien Camille C. :

Et pourtant, dès que l'hostie eut touché mes lèvres, j'eus la révélation subite de l'amour total, je me sentis morte à tout, sauf à cette fournaise qui me brûlait. (p. 347).

Lors d'un concert à l'opéra, elle est assise sur son fauteuil replié :

Et voilà qu'à ce moment, au cours de ce résumé, le nom de Jésus apparut à mes yeux. Il fondit sur moi, avec une force telle, que je chancelai sous le choc et me trouvai assise sur mon fauteuil qui s'était rabattu. (p.353).

¹ Cf. Philippe LEMAIRE, article « extase », *Dictionnaire des miracles et de l'extraordinaire chrétiens* (dir. P. SBALCHIERO), Paris, Fayard, p. 287.

² Jeanne SCHMITZ-ROULY, citée par D.-M. DAUZET, *op. cit.*, p. 281. Désormais, nous mettons entre parenthèses les références à l'ouvrage de D.-M. DAUZET.

Thomas d'Aquin note la violence de cet appel divin : « L'extase comporte une simple sortie de soi, en ce sens qu'on n'est pas dans son état ordinaire. Le rapt y ajoute une certaine violence¹ ».

Qu'est-ce donc que ce rapt, ce ravissement, cet *arrobamiento* subi par l'âme ? Plus qu'une sortie de soi, c'est une plongée au plus intime de la personne envahie un moment par la présence divine. On est loin de l'extinction dans un nirvana dépersonnalisant. Ici, la personne est à la fois anéantie dans sa faiblesse humaine et réalisée dans l'amour divin. Elisabeth de la Trinité découvre la présence de Dieu en elle :

Croire qu'un être qui s'appelle l'Amour habite en nous en tout instant du jour et de la nuit et qui nous demande de vivre en toute intimité avec Lui... Il me semble que j'ai trouvé mon Ciel sur la Terre, puisque le Ciel c'est Dieu et Dieu est en mon âme. Le jour où j'ai compris cela, tout s'est illuminé pour moi... Cette intimité de l'âme baptisée avec le Père, le Fils et le Saint Esprit est l'essence même de notre vie spirituelle. Il faudrait le crier sur les toits².

Reprenons le récit de Jeanne Schmitz-Rouly :

Et rien n'existait, rien n'aurait pu exister que la vue de cette Vérité que je sentais vivre en moi. Je n'ai jamais compris comme cette fois-ci le pouvoir de la grâce qui nous fait adhérer à Dieu. Et j'étais où j'étais, mais je n'étais plus là. J'ai eu, pour la première fois une impression d'éloignement de tout que je ne sais pas encore m'expliquer. (p. 281)

Les facultés intellectuelles et sensorielles sont sollicitées à la fois. Des images de lumière peinent à dire le dévoilement d'une vérité, écoutons Camille C. :

Je me sentais comme hébétée, puis, comme lorsqu'un voile se lève, je vis dans une clarté fulgurante, avec une certitude qui dépassait la foi, que tout était vrai merveilleusement. (p. 342).

André Frossard essaie lui aussi de conjuguer vision des sens et vision de l'esprit pour rendre compte du dévoilement (*aletheia*) de cette Vérité :

Il est la réalité, il est la vérité, je la vois du rivage obscur où je suis encore retenu. Il y a un ordre dans l'univers et, à son sommet, par delà ce voile de brume resplendissante, l'évidence de Dieu³.

Évidemment, le temps est suspendu dans une trouée d'éternité. L'extase provoque des affects extrêmes. Le bénéficiaire cherche à dire l'intensité de son bonheur. Pascal dans son mémorial

¹ THOMAS d'AQUIN, *Somme théologique*, IIa IIae q. 175 art 2 ad 1, cité par Ph. LEMAIRE, *op. cit.*, p. 287.

² Michel-Marie PHILIPPON, *La doctrine spirituelle d'Elisabeth de la Trinité*, Desclée de Brouwer, 2007, p. 83.

³ A. FROSSARD, *Dieu existe, je l'ai rencontré*, Paris, Fayard, 1969, p. 166.

(de la nuit du 23 novembre 1654) en est réduit à énumérer quelques mots maladroits : « certitude, certitude, sentiments. Joie. Paix...Joie, joie, pleurs de joie ». Ce bonheur absolu s'accompagne d'une souffrance comparable. Citons Jeanne Schmitz-Rouly : « Cela paraît étrange, mais j'étais dans une souffrance qui me broyait et dans un bonheur que je n'aurais jamais voulu voir cesser » (p. 294). La souffrance provient de la conscience de ce que l'on est et la joie d'entrevoir l'amour, la Vérité et la beauté de Dieu. L'âme n'en n'a pas fini avec les peines spirituelles. A un moment ou à un autre, c'est l'épreuve de la nuit de la foi, « la nuit obscure » de Jean de la Croix. L'âme ne saurait bénéficier, à sa guise, des délices que Dieu lui offre. La « gourmandise spirituelle » lui serait préjudiciable. Pour être purifiée de ses tentations, elle connaîtra le désarroi de l'abandon après le bonheur de l'union parfaite. Après le Thabor, c'est le Golgotha. « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ». André Frossard évoque les peines et les dures réalités quotidiennes qui ont suivi cette brève exaltation. Toutes ces âmes mystiques racontent l'expérience de la nuit, après celle de la lumière. La voie ordinaire est une vie ordinaire. L'autobiographie spirituelle ne manque jamais d'en tenir compte. Thérèse de Lisieux écrit ses pages les plus enflammées alors qu'elle vit dans une foi pure, dépourvue de toute consolation.

Camille C. a connu elle aussi cette longue et douloureuse expérience dont elle sort finalement apaisée :

Il me reste à vous parler de cette Nuit, celle au terme de laquelle l'âme doit être entièrement entraînée dans le courant d'amour qui unit le Père et le Fils dans l'Esprit....Je n'arrive toutefois pas à comprendre pourquoi il a fallu près de vingt ans d'une affreuse solitude, dans le noir le plus complet pour parvenir à cette union calme, durable, profonde, que je connais actuellement. (p. 367)

Comment dire tout cela à la fois ? Comment rendre compte de tous ces affects si intenses et si contradictoires ? L'analyse psychologique, le lexique, le monologue intérieur sont empruntés à la littérature. Il s'agit d'analyser son vécu comme tout autobiographe, diariste ou épistolier. Cependant, l'objet de cette extase est singulier. On parle d'une rencontre intime avec Dieu. On ne peut faire l'économie d'un discours théologique. La tentation est grande de faire usage de la théologie négative. À propos de Dieu, il est plus facile de dire ce qu'il n'est pas que ce qu'il est. Les mystiques répètent que ce qu'ils ont entrevu, ce qu'ils ont compris de la grandeur de Dieu ne peut s'exprimer par des mots. C'est le *topos* de l'indicible. Il faut bien pourtant donner corps à cette expérience si fugitive et si mystérieuse. On évitera l'emphase, l'artifice d'une éloquence intempestive. C'est souvent la sobriété qui est choisie. Le plus simple est de se fonder sur les attributs de Dieu formulés dans la tradition chrétienne : « Dieu

est amour », « Dieu est lumière ». On trouvera donc dans leur discours des variations sur ces deux isotopies. André Frossard va prendre le risque de traduire ce qu'il a vu, non pas avec le langage d'un poète, mais avec celui d'un peintre. La poésie est là tout de même dans cette belle description :

Le peintre à qui il serait donné d'entrevoir des couleurs inconnues avec quoi les peindrait-il ? C'est un cristal indescriptible, d'une transparence infinie. D'une luminosité presque insoutenable (un degré de plus m'anéantirait) et plutôt bleue, un monde, un autre monde d'un éclat et d'une densité qui renvoient le nôtre aux ombres fragiles des rêves inachevés¹.

Quant à l'effusion d'amour, comment la dire autrement qu'à travers les images de l'amour du couple ? *Le Cantique des Cantiques* reste le modèle biblique par excellence pour les âmes mystiques. Dieu leur a révélé d'un coup la violence de son amour, elles s'efforcent d'y répondre avec les mots d'amour de ce monde. Mère Marie de Jésus Quoniam se dit « fiancée à son Bien-Aimé », « épouse de son Seigneur » (p. 29). Jeanne Schmitz-Rouly se sent « possédée par Dieu », car « elle possède Dieu » (p. 287). Comme le remarque Michel de Certeau : « Le langage mystique émane moins de vocables nouveaux que de transmutations opérées à l'intérieur de vocables empruntés au langage normal² ». Rien donc que de très banal dans cette rhétorique amoureuse qui a une longue histoire. Le Christ est présenté comme l'époux de l'âme. La particularité de ces écrits mystiques est qu'ils sont rédigés, pour plusieurs d'entre eux, par des femmes mariées. Il est intéressant d'établir un parallèle entre le discours adressé à l'époux céleste et celui, plus tempéré, adressé à l'époux terrestre. Un cas est encore plus insolite c'est celui de Mary Kahil, la maîtresse spirituelle de Louis Massignon, qu'elle aime ouvertement, mais à qui elle renonce pour se consacrer à Dieu et à l'évangélisation des musulmans. Elle emploie les mêmes mots pour parler de son amour de Jésus et de Louis Massignon :

Et toi Jésus, tu m'as permis de l'aimer, toi qui as planté cet amour dans mon cœur, comme une croix et c'est ma croix à moi que cet amour foudroyant, cet amour brûlant de Louis Massignon (p. 338).

Elisabeth Leseur explique que l'amour de Jésus et de son mari n'en font qu'un. Camille C. pose la question avec clarté :

¹ A. FROSSARD, *op. cit.*, p. 165.

² M. DE CERTEAU, *La fable mystique*, Gallimard, 1982, p.196.

Est-il possible d'être l'épouse du Christ et l'épouse d'un homme ? Je répondrai oui. Aimer Dieu, cela ne vous oblige pas à vivre dans le monde comme une religieuse (p. 362).

L'union mystique est bien une union amoureuse. Pour la dire, on retrouve les mêmes paradoxes que pour dire l'amour humain. On ne saurait dire le bonheur d'aimer, mais on le dit quand même, c'est la prétérition. Or, ce bonheur est lié à une grande souffrance. Comme chez les poètes de la *fine amor*, les antithèses et les oxymores abondent sous la plume des extatiques qui cherchent à exprimer ces contradictions. Leur tentative est décevante. Telle est la constatation de Cécile Bruyère : « C'est comme une déception permanente...Je sais plus ce qu'il n'est pas que ce qu'il est et c'est une souffrance sans soulagement possible » (p. 218). On est réduit à recourir à des images et à des antithèses aux connotations bibliques : le feu qui brûle sans consumer, la mort qui est une nouvelle vie, la nuit qui est lumière, la douceur qui est violence, la force de la faiblesse, le Très Haut qui est le Très bas. André Frossard a conscience des difficultés à utiliser le langage pour traduire cette découverte :

Toutes ces sensations que je peine à traduire dans le langage adéquat des idées et des images sont simultanées, comprises les une dans les autres et après des années, je n'en aurai pas épuisé le contenu¹.

Combiner le langage spéculatif des idées et le langage poétique des images tel est le défi de ce type d'écriture. Sa force provient non pas de son originalité, car les mots sont pris à des sortes de registres conventionnels, mais de la tension vers un centre insaisissable toujours visé et jamais atteint. Tension vitale pour l'écrivain qui éprouve la nécessité de ce travail avec acuité. On ne peut garder cette expérience pour soi, certes, mais il faut d'abord s'assurer de son existence. Bon gré mal gré, il faut la faire passer par les mots pour la conserver, la prouver. Avec le temps elle peut s'effacer, on peut en douter. Comme un parfum longtemps débouché, elle peut s'évaporer. La flamme doit être revivifiée par l'écriture :

Camille C. a bien conscience de cette nécessité :

Tout est redevenu normal, sombre et froid. Pourtant, maintenant que je le raconte, une douce chaleur m'envahit peu à peu (p. 359).

On ne peut manquer de faire le rapprochement entre ces écrits et des textes faisant partie de la littérature que l'on dira officielle. On pourrait y inclure des récits de conversion vécue par des

¹ A. FROSSARD, *op. cit.*, p. 167.

écrivains célèbres. Verlaine, Huysmans, Bloy, Claudel, Henri Ghéon, Max Jacob, Francis Jammes, etc. ont raconté leur itinéraire vers la foi, qui est passé par des ruptures et des bouleversements très forts. Il est plus surprenant de considérer des expériences littéraires profanes qui redécouvrent le pouvoir de sacralité de la littérature.

Marcel Proust est athée, mais son imagination très catholique le conduit à retrouver les mots de la foi ainsi que les références bibliques¹. Son œuvre est vouée à percer le mystère de la réalité, à essayer derrière les illusions et les apparences de saisir le sens de la vraie vie, à échapper au temps qui voile nos existences. Dans cette recherche l'intelligence n'apporte que des consolations superficielles. La porte qu'on a cherchée toute sa vie en vain, « on y heurte sans le savoir et elle s'ouvre² ». Ce sont des signes sensibles liés aux événements de notre vie : « la vue des clochers de Martinville, la saveur d'une madeleine...tant d'autres sensations dont j'ai parlé et que les dernières œuvres de Vinteuil m'avaient paru synthétiser³. » Des émotions ineffables accompagnent ces signes mystérieux : « un azur profond enivrait mes yeux, des impressions de fraîcheur, une éblouissante lumière, une félicité⁴ ». Cette intuition de bonheur semble lui dire : « saisis-moi au passage, si tu en as la force et tâche de résoudre l'énigme de bonheur que je te propose⁵ ». Cette énigme c'est la résurgence par la mémoire affective de Combray, de Venise ou d'un souvenir d'enfance. C'est aussi devant des clochers aperçus au loin, un bouquet d'aubépines, un tableau, une mélodie. Cette émotion est de l'ordre de l'extase. Elle est métaphysique : « une joie pareille à une certitude et suffisante, sans autre preuve, à me rendre la mort indifférente⁶... » La mort indifférente non parce qu'elle serait oubliée mais parce qu'on a pénétré un moment d'éternité ou plutôt un moment dans l'éternité. Ce bonheur il faut le rendre sensible à soi-même et aux autres. Cela par les merveilles de l'art⁷ et, en ce qui concerne le narrateur, par la littérature qui sacralise la langue et le style, lui permettant de communiquer avec le divin. « La vraie vie...c'est la littérature⁸. » Le vrai moi, animé par « cette céleste nourriture » est libéré de ses illusions et de ses angoisses : « le mot de mort n'a pas de sens pour lui. Situé hors du temps, que pourrait-il craindre de l'avenir⁹ ? »

¹ Cf. Maria CHERLY, *Proust et la Bible : écriture et création*, thèse de doctorat, Université de Bretagne Occidentale, Brest, 2009.

² Marcel PROUST, *Le temps retrouvé*, Le livre de poche, 1954, p. 220.

³ *Ibid.*, p. 221.

⁴ *Ibid.*, p. 221.

⁵ *Ibid.*, p. 222.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.* p. 236.

⁸ *Ibid.* p. 256.

⁹ *Ibid.* p. 239.

Un autre exemple de sacralisation de la littérature nous est fourni par Paul Eluard¹. On sait peu qu'il a connu une période mystique sur le front, au contact des aumôniers chrétiens. Il écrit des lettres et des poèmes enflammés de ferveur. On peut le considérer comme un écrivain converti parmi d'autres. Puis il rencontre André Breton, perd définitivement la foi, s'engage dans le mouvement surréaliste et au parti communiste. Cependant, cette religiosité ne le quittera pas. Il la transposera toute entière dans le culte de la femme aimée qui devient une « médieuse », une médiatrice vers la divinité. L'amour devient une religion et la poésie un culte adressé à la femme aimée. Gala, Nusch et d'autres, seront ainsi célébrées avec des accents liturgiques, dans un registre sublime. Le poète connaît alors, dans cet émerveillement, une extase mystique où il perd son identité :

Tu te lèves l'eau se déplie / Tu te couches l'eau s'épanouit [...] / Tu chantes des hymnes nocturnes / Sur les cordes de l'arc-en-ciel / Tu es partout tu abolis toutes les routes / Tu sacrifies le temps [...] / Femme tu mets au monde un corps toujours pareil / Le tien / Tu es la ressemblance²

Parfois l'extase a pour objet la nature. On trouverait chez Hugo ou chez Rousseau la description de ces états de contemplation qui conduisent à une mystique qu'on dira déiste ou panthéiste. L'écriture poétique est le seul moyen d'en rendre compte. Le Clézio, dans son roman *Procès verbal* (1963) nous présente un héros, Adam, qui s'abandonne à une « extase matérialiste ». Le personnage « s'anéantit dans la somme de ses sensations présentes » (*L'Extase matérielle*, 1967). La réalité sensible ne peut être saisie que par un personnage hypersensible. L'écriture ne vise à aucune transcendance mais seulement à capter les vibrations du monde dans une mystérieuse vie impersonnelle : « voilà, le monde est vivant, il chante avec la lumière ou avec l'ombre » (*La Fièvre*, 1965). Beaucoup de poètes franchissent la porte qui va de la contemplation du monde à celle de Dieu. Christian Bobin, s'émerveille de peu de choses : un cheval en train de manger de l'herbe, un bouquet de fleurs dans sa cuisine :

Cette vision avait quelque chose de religieux...Deux émerveillements, c'est beaucoup pour un seul jour... Le miracle arrive dans un deuxième temps, quand s'éveille ce qui dormait sous nos yeux³.

¹ Cf. Jean-Louis BENOIT, « La mystique de Paul Eluard », *Fabula*, 2014.

² P. ELUARD, *Facile*, 1933, Gallimard, La Pléiade, Œuvres complètes, t. 1, 1968, p. 459.

³ Ch. BOBIN, *L'Homme joie*, L'Iconoclaste, 2012, p. 103.

Le poète découvre l'infini de Dieu dans le visage d'un enfant endormi, dans celui d'un clochard, dans la « présence pure » d'un malade d'Alzheimer. « La vie n'est pas le monde, la vie est éternelle¹. » Une petite fleur suffit à prouver l'existence de Dieu :

Une marguerite seule, avec son feu blanc, dans l'océan d'un pré, qui s'en soucie ? Je puise dans ta vision les forces nécessaires pour résister au monde. J'ai pensé, maintenant que tout est détruit de la vie ancienne, reprendre l'alphabet de l'éternité. Tu en serais première lettre... Le ciel repose sur ta tête pâle et lumineuse².

Le Très-Haut c'est aussi le Très-Bas. L'écriture poétique, toujours chargée de sacralité, cherche à le dire humblement, là où on le rencontre. Il y a des mystiques de la terre et des mystiques du ciel. Ils partagent le même objectif : confier au langage le mystère vécu de Dieu. Est-ce l'apanage des mystiques ? Tout écrivain, écrit Maurice Blanchot dans *L'Espace littéraire*, est comparable à Orphée qui ramène du monde des morts son œuvre, son Eurydice, qu'il est impossible de contempler, comme un trésor arraché à l'au-delà pour être offert au monde des vivants.

Jean-Louis Benoit Université de Bretagne Sud, laboratoire HCTI, EA 4249

¹ *La Grande vie*, Gallimard, 2014, p. 102.

² *Ibid.*, p. 80-81.